



Techniques & Culture

Revue semestrielle d'anthropologie des techniques

65-66 | 2016

Réparer le monde

Archéo-anthropologie des restes de l'industrie

Des situations indistinctes entre déchet et héritage

Archeo-anthropology of Industrial Remains. The Indistinguishability of Waste and Heritage

Thierry Bonnot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/tc/8160>

DOI : 10.4000/tc.8160

ISSN : 1952-420X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 octobre 2016

Pagination : 406-421

ISBN : 978-2-7132-2529-1

ISSN : 0248-6016

Référence électronique

Thierry Bonnot, « Archéo-anthropologie des restes de l'industrie », *Techniques & Culture* [En ligne], 65-66 | 2016, mis en ligne le 31 octobre 2018, consulté le 17 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/tc/8160> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tc.8160>

Tous droits réservés



Archéo-anthropologie des restes de l'industrie

Des situations indistinctes entre déchet et héritage

Une friche industrielle champêtre

Ce samedi après-midi de septembre est particulièrement doux et ensoleillé. Les peupliers bordant le canal du Centre n'ont pas encore perdu leurs feuilles mais la lumière a déjà ces reflets dorés si particuliers du début de l'automne. Jean-Marc D. dénoue le fil de fer qui attache le portail de bois un peu vermoulu à un poteau de ciment. C'est là une clôture toute symbolique pour empêcher les intrusions sur le site même de l'usine. Celle-ci est à notre gauche, en pierres de taille jaunes et brique rouge, sur trois étages, d'une longueur de trente ou quarante mètres. Ce que nous voyons n'a rien de commun avec l'image métallique, noire et charbonneuse du patrimoine industriel minier ou métallurgique ; c'est une petite usine, champêtre, au bord d'un canal, avec un muret qui la sépare d'un jardin, où trône un pommier chargé de fruits. Face à nous, un haut cylindre de briques réfractaires et de pierres, percé de portes et d'alandiers (foyers) sur ses trois niveaux, cerclé de fer, surmonté d'une courte cheminée autour de laquelle prospèrent quelques arbustes perchés à une dizaine de mètres du sol. C'est le « four neuf », un four à poteries de grès construit au début du xx^e siècle. Jean-Marc nous explique :

« Ce four-là n'aurait jamais fonctionné. Mal conçu, je ne sais pas exactement quel était le problème, il n'a été allumé qu'une fois et ça n'a pas marché, donc... ».

Hors-service dès l'origine, le « four neuf » est emblématique des restes de l'industrie. Il n'a jamais été détruit, rebut technique dont on peut imaginer qu'il avait été conservé par les industriels en activité dans l'optique d'une réparation. Après la fermeture de l'usine, il est resté là, sans aucun espoir de fonctionner un jour. C'est pourtant ce monument qui orne la couverture de la publication de l'inventaire départemental du conseil général de Saône-et-Loire, consacrée en 2004 au canton de Palinges¹. Il est devenu l'emblème de cette petite entreprise de céramique

et sa position, à l'extérieur des bâtiments, au bord du canal du Centre, en fait l'élément le plus repérable par les plaisanciers et les automobilistes passant sur la D 974 longeant la voie d'eau.

Ce qu'on nomme patrimoine industriel, se réclamant parfois d'une archéologie industrielle (Daumas 1980), se saisit de matériaux variés, reliquats mobiliers et immobiliers de l'activité productive le plus souvent à l'état de friches, de ruines, de restes. Selon Michel Rautenberg, le patrimoine est une construction régaliennne et savante, influencée par la mémoire collective et l'influençant en retour :

« Les représentations du passé sont en permanente recomposition, les approches institutionnelles ou savantes, qu'on les nomme patrimoine ou histoire, sont influencées par les mémoires sociales des groupes qui les produisent, elles font également l'objet d'un constant processus de réinterprétation, de déconstruction et de réappropriation par les groupes sociaux auxquels elles s'adressent » (Rautenberg 2003: 60).

Pour ce qui est de la mémoire sociale, la friche industrielle fait tache dans le paysage. Elle peut toutefois être perçue comme esthétique, même quand elle n'a pas été esthétisée par une démarche volontariste des autorités via une mise en lumière par exemple². Mais elle renvoie surtout aux crises subies par un territoire et aux conséquences sociales encore vives de ce déclin. Car lorsque l'industrie est demeurée active, elle a rénové les bâtiments, les a recyclés, a démolis pour reconstruire ; elle a même colonisé de nouveaux espaces pour s'y étendre. S'il subsiste d'anciens bâtiments abandonnés ou ruinés, c'est qu'il y a eu désindustrialisation, donc baisse de l'activité et risque accru de chômage pour les habitants.

Que cette histoire industrielle soit vécue comme glorieuse et prospère ou comme sombre et douloureuse, c'est alors par les déchets que le passé se manifeste. L'étymologie du mot « déchet » est la même que celle du verbe « déchoir » : le déchet est l'objet déchu de son statut antérieur et notamment de son statut fonctionnel. Ici, l'usine entière est déchue, depuis plus de cinquante ans. Les fours sont froids, les moules de plâtre gris de poussière, les invendus (des bouteilles d'encre, des pots à yaourt, des grès pour la chimie) empilés ou entassés dans les coins sombres, les rares outils dispersés dans les ateliers.

Ce qui reste, visible ou non dans le paysage, de l'activité humaine, ce n'est pas du patrimoine : ce jour-là, d'ailleurs, le mot patrimoine n'est pas prononcé, ni même suggéré par quiconque. Ce qui reste ce sont des bâtiments, des outils, des produits invendus ou mis au rebut, des débris. Ce sont différents types de déchets d'une activité de production qui ont échappé à la destruction totale. Ce que nous voyons, ce sont des *traces* d'un passé dont nous ignorons le détail (Ginzburg 2010). C'est à ces déchets que nous, chercheurs, collectionneurs, musées, avons affaire ; c'est à nous, éventuellement, de faire de ces déchets du patrimoine.



1. Usine Chèze,
septembre 2013.

Les restes de l'usine Chèze

L'entreprise que Jean-Marc me fait visiter fut fondée en 1860 par son trisaïeul Philibert Chèze, jusqu'alors transporteur sur eau et propriétaire exploitant de carrières de pierres à Palinges. Il se lance dans la fabrication céramique en association avec son fils Jean-Baptiste et Philibert Diossin, qui part en 1876 fonder sa propre usine à quelques kilomètres. La production se compose de briques réfractaires, de poteries de grès, de tuiles et autres accessoires de terre cuite. Jean-Baptiste lui succédera à sa mort en 1884 et son fils Rémi prendra la direction en 1924 jusqu'à sa mort en 1962. C'était une entreprise de petite taille, n'employant jamais plus de 30 ouvriers, équipée de deux fours fonctionnels³.

Comme c'est le cas pour beaucoup de manufactures céramiques fondées au XIX^e siècle, l'histoire de cette entreprise est celle d'une famille. Elle se prolonge aujourd'hui avec quatre héritiers âgés d'une cinquantaine d'années, qui n'ont jamais vu fonctionner les tours à potiers ni les fours, mais qui se retrouvent propriétaires de ce lieu fantôme et cherchent à le connaître. C'est dans ce but que Jean-Marc D. m'a contacté en juin 2013 par message électronique :

« Suite au décès de mes parents, en 2010 pour ma mère, 2012 pour mon père, je me penche sur mes racines, et surtout sur l'activité de la poterie de Palinges, dont je me retrouve, à mon tour, l'héritier. Je n'ai sans doute pas été assez curieux du vivant de ma mère pour la questionner suffisamment à ce sujet, ou sans doute, je pensais avoir le temps de le faire. »

L'opacité de l'héritage ressemble au mystère des choses, bien décrit par Roger-Pol Droit :

« Plus je marche, plus je suis assailli par une horde d'énigmes. Je vois émerger des foules de réalités sans noms, objets sauvages, matières que les mots ne maîtrisent plus ou ne recouvrent qu'en partie, par bribes,

2. Les ateliers de l'usine
Chèze, septembre 2013.



comme les lambeaux d'une peau ancienne, déjà sèche, de toutes parts craquelée. Ce qu'on nomme chose devient soudain opaque. Incompréhensible et coloré. Le grand mystère des choses dans leur ensemble, cacophonie de présences et d'agitations, se révèle brusquement innommable. » (Droit 2003 : 16).

Le plus difficile est d'imaginer la présence humaine dans ce décor figé. Ce sont les ouvriers qui ont le moins laissé de traces. Un œil exercé reconnaîtra toutefois sur un cruchon ou un pot les empreintes de doigts du tourneur. Il y a aussi le laboratoire, conservé en l'état, où le grand-père, médecin aliéniste à Dijon, pratiquait la poterie d'art pendant ses vacances. Cette petite pièce est un reliquaire où rien n'a bougé, mais nous sommes là davantage dans une mémoire artistique, esthétique et familiale que dans la mémoire industrielle. De même, à proximité immédiate de l'usine, la grosse maison de maître constitue un ancrage pour la famille qui s'y retrouve une ou deux fois par an. Maison de campagne idéale, elle recèle de nombreux restes de l'activité industrielle : poteries, bibelots en grès fabriqués par les ancêtres, archives de l'entreprise. Les héritiers se réapproprient les lieux à travers les objets qu'ils y découvrent. Car c'est aussi un patrimoine qui s'ignore, à l'image de cette statuette de femme à la jarre que personne n'avait remarquée et que j'ai trouvée dans un vaisselier après avoir découvert son moule dans l'usine.

« Merci aussi à vous pour votre œil vif et curieux, nous redécouvrons ce que nous avons à nos pieds », m'écrit Jean-Marc⁴.

Attendre que ça tombe

Jean-Marc, son frère et leurs deux sœurs, « témoins décalés » de cette histoire⁵, souhaitent s'inscrire dans la lignée de leur mère et de leur tante, les nièces de Rémi Chèze, dernier patron de l'usine :

« C'est pour nous dans la continuité de ce qu'avait entrepris notre tante avec le musée de Palinges, et notre mère avec les différents legs à l'écomusée, avec pour objectif commun de faire connaître une activité disparue⁶. »

Hermine Chèze, la tante, a travaillé à l'usine jusqu'à sa fermeture et a prolongé l'activité en lançant une petite activité de tôlerie fine, puis de recyclage de compteurs EDF. Adhérente de l'association locale « Les Amis du Passé de Palinges et de sa région », elle a fait don de plusieurs objets et documents au musée créé par cette association dans le village⁷. Sa sœur Noëlle, propriétaire des lieux à partir de 1996, avait installé dans l'usine une « mini-exposition » pour expliquer à quelques visiteurs choisis l'histoire de l'activité céramique. Elle avait également donné une presse à rebattre et un tour à potier à l'écomusée du Creusot-Montceau dans les années 2000. Cette volonté de transmettre et d'expliquer ébauche une forme de patrimonialisation, une mise en commun d'un témoignage historique.

Le site est un déchet monumental qui attend son recyclage ou sa destruction. Les héritiers n'ont pas d'autre projet que d'assister à l'écroulement :

« Le gîte⁸ on le rénove, c'est à notre échelle, ça va. La maison on la garde comme maison de famille et on y vient de temps en temps. Le reste, on essaie d'éviter que ça se casse la figure, c'est à peu près tout ce qu'on peut faire », avoue Jean-Marc.

La démolition ?

« Non. Ce serait une décision dure à prendre et puis, je ne sais pas si c'est utile... Enfin, ce n'est peut-être pas non plus malin d'attendre que ça tombe mais j'avoue que... On est un peu perplexe là-dessus. »

Son frère Patrick confirme :

« Oh, il n'y a pas de projet possible parce que de toute façon les bâtiments ils sont voués à... ça s'écroule d'un bout, là-bas, donc ça va tenir quoi... vingt ans ? Ça va petit à petit s'écrouler, quoi⁹. »

Malgré l'« inflation patrimoniale » constatée, entre autres, par Nathalie Heinich (2009), certains restes de l'histoire humaine demeurent des débris mémoriels, en dehors du patrimoine reconnu institutionnellement. Le cas de l'usine Chèze est exemplaire d'une patrimonialisation potentielle, pertinente au regard de l'histoire locale mais qui pose avec acuité la question du tri des restes du passé, lorsqu'elle n'a pas été tranchée en amont. Non pas tant « que faut-il conserver ? » mais « que peut-on conserver en fonction des moyens qui sont les nôtres ? »

Les héritiers ne peuvent rien faire d'autre qu'attendre un degré supplémentaire dans la déchéance, le devenir-déchet de l'usine. Dans le contexte politique et culturel local, aucune institution n'offre de possibilité pour valoriser ni réhabiliter le site. Il est plus que probable que l'usine ne connaîtra jamais la reconnaissance patrimoniale institutionnelle même si toute prédiction est chimérique. Subsistera le vestige matériel d'une industrie sans valeur mémorielle partagée, un patrimoine familial sans légitimation collective.

Les débris de l'usine Paul-Langeron

À une douzaine de kilomètres plus au nord, le long du canal du Centre, se trouve le lieu-dit Le Pont-des-Vernes (commune de Pouilloux). La famille Langeron s'y est installée dès le début du XIX^e siècle. Jean-Philibert et son fils Pierre Langeron y étaient propriétaires d'une tuilerie attestée en 1815 par le cadastre¹⁰. La production de poteries de grès fin a débuté durant la décennie suivante, avec certitude à partir de 1832¹¹. Les Langeron se succéderont ensuite de père en fils à la tête de l'usine. L'entreprise devient en 1919 la Société anonyme des établissements Paul-Langeron. Elle ferme ses portes en 1957¹².

Le site industriel est alors vendu en deux parties. L'essentiel des bâtiments de production est démolit dans les années 1980. C'est aujourd'hui une entreprise de travaux publics qui est propriétaire depuis 1985 de la moitié située au sud-ouest du site, où ne sont utilisés que les bâtiments les plus récents loués comme garage pour caravanes. Le terrain adjacent n'a connu aucun aménagement et ne fut défriché que partiellement et occasionnellement

depuis 1957. C'est ici que se situe la zone de déversement des déchets de la manufacture céramique Langeron qu'a découverte Jacques Gaudiau, collectionneur de céramique avec qui je travaille depuis 1997. Lorsqu'il m'a contacté en juillet 2011 pour me montrer quelques trouvailles intéressantes issues de ses prospections dans cette friche, nous n'utilisons pas le terme « dépotoir ». Nos échanges évoquaient une « casse », des « déblais », une « verse ». Les descendants de la famille Langeron, à qui nous avons demandé de mobiliser leur mémoire à ce sujet, nous parlaient des « crasses¹³ » : les crasses, c'était là où l'entreprise et la famille jetaient leurs déchets, à l'écart de l'usine et des habitations, terrain de jeu aventureux pour les enfants du quartier. Depuis les années 1960, le site était pour ainsi dire hors du temps, inaccessible au regard des habitants des environs et, donc, innommé.

3. Ruine du bâtiment de 1897, reste de l'usine Langeron, octobre 2011.





4. Poteries intactes et tessons, dans le dépotoir Langeron.



5. Tessons de grès cérame, dans le dépotoir Langeron.



6. Chaussures et argiles extraites du dépotoir Langeron.

Dans le cadre de cette enquête, le terme « dépotoir » apparaît en janvier 2012 dans le courrier envoyé au service régional de l'archéologie de Bourgogne pour solliciter une autorisation de fouille et légitimer notre démarche. C'est une concession à un vocabulaire spécialisé suggérée par un archéologue amateur qui me propose d'abord de désigner le site comme un « dépotoir hors-sol » pour éviter d'être soumis à de trop fortes contraintes de la part de l'administration. Le choix de ce terme est tout sauf anodin. Il inscrit notre démarche dans un cadre archéologique, dans la lignée des recherches menées sur la production céramique par des générations d'archéologues sur les périodes antiques, médiévales et modernes. Étymologiquement, le terme « dépotoir » vient de « pot » ; usuellement, il désigne le lieu où l'on verse les matières provenant des vidanges et par extension, celui où l'on met les objets au rebut¹⁴. Les dépotoirs, qu'ils soient domestiques ou liés à la production, constituent une source majeure pour l'archéologie de la céramique et la spécialité céramologique (Journot & Bellan 2011 : 97-113). En choisissant de transformer les « crasses » en dépotoir, nous prenions l'initiative de faire de ce terrain un objet de recherche et de transformer un lieu d'abandon de déchets en ressource archéologique et historique (Rathje W. & Murphy C. 1992), nous engageant en quelque sorte dans une opération de recyclage des objets rejetés par l'industrie (Demoule 2012). L'intitulé « Trésors de dépotoir », choisi par l'écomusée pour l'exposition et son catalogue issus de nos recherches, a publiquement entériné un recyclage terminologique.

Les déchets devenus mobilier archéologique

Le contenu du dépotoir a fait l'objet d'un rapport de fouille en bonne et due forme¹⁵ et son étude a nourri une exposition de l'écomusée Creusot-Montceau sur le site de la Briqueterie, ainsi qu'un catalogue (Bonnot et Gaudiau 2013). Les déchets que l'entreprise avait déversés sur un terrain en friche, faute de législation précise (Massard-Guilbaud 2010), sont devenus par cette opération « mobilier archéologique ». Des débris, restes de ce qui a été brisé, ont nécessité une étude poussée, une attention scrupuleuse aux détails : marques, coloris, formes, empreintes. Le fragment est susceptible d'apporter une information que certains objets intacts ne fournissent pas, ainsi d'une marque de fabrique ou de la référence à un client. Il nous projette dans la logique de l'industriel : qu'a-t-il décidé de conserver, qu'a-t-il éliminé, pour quelle raison ? Si la masse des tessons est trop importante pour que nous puissions tous les étudier, les poteries quasi intactes ou intactes nous fournissent des informations précieuses sur la logique d'élimination : déformations, fissures à la cuisson, défauts de glaçure montrent l'exigence du fabricant et de ses clients (liquoristes, producteurs d'encre, de yaourts, de moutarde) sur la fonctionnalité mais aussi l'apparence extérieure des céramiques utilitaires. La question se renouvelle ensuite pour le chercheur archéologue : que conserve-t-on ?

En fouillant le dépotoir, nous avons dû faire évoluer notre regard, ordinairement attiré par les objets céramiques intacts et par les modèles et marques qui pouvaient enrichir notre

connaissance de la typologie des productions. Confrontés aux déchets, aux objets brisés, nous avons accès à l'intérieur de choses que nous ne saisissons d'ordinaire qu'extérieurement. Nous accédons à l'intimité du processus de fabrication, à la gestuelle même de l'ouvrier tourneur. Ce n'est plus un contenant, un objet fermé sur lui-même autour d'une substance, mais une poterie ouverte sur les traces du processus technique. Nous avons décidé également de conserver certains débris comme de la ferraille, des bouteilles de verre, des matières plastiques ou des agglomérats de substances diverses (poudres et cristaux colorés, argiles, charbons, sables réfractaires). Objets marginaux, hors-champ par rapport à la problématique de l'enquête, ils sont des :

« détails habituellement considérés comme sans importance, ou même triviaux et "bas" » (Ginzburg 2010 : 230).

Il convenait pourtant de conserver ces matériaux comme un pari sur l'avenir : peut-être un jour aurions-nous la possibilité de faire analyser ces restes encore muets, peut-être les chercheurs du futur sauraient-ils comprendre ces choses-là, entendre ce qu'elles ont à nous dire. Pour ce qui était de la vaisselle commune et des autres accessoires de la vie quotidienne des ouvriers, l'idée était de matérialiser l'existence des hommes et des femmes ayant travaillé ici, sans véritable ambition scientifique faute d'échantillonnage précis. Finalement, peut-être que notre choix relevait de la logique du « ça peut toujours servir », qui incite les propriétaires d'objets à les conserver au cas où ils pourraient en avoir besoin dans le futur... éventualité qui s'accomplit rarement (Guillard 2013 : 34). En l'occurrence, il s'agissait de conserver les choses en se disant « ça peut toujours servir... la science » et enrichir nos connaissances sur le site fouillé.

7. **L'exposition Trésors de dépotoir.**

La Briqueterie, Ciry-le-Noble, 2013.



Choses déchues et réévaluées dans le présent

Pour le type de petite et moyenne industrie qui nous intéresse, les travaux d'historiens manquent. Les entreprises n'ont laissé que des empreintes fragmentaires dans le paysage, des images floues dans la mémoire collective qui permettent aux rares spécialistes d'accéder à cette histoire industrielle dans l'orbite des grandes entreprises, les houillères (bassin de Blanzey-Montceau) et la sidérurgie du Creusot. À cet égard, les déchets constituent des éléments de connaissance décisifs. Mais la qualification de déchet recouvre des réalités multiples. Entre ce qui a été délibérément éliminé et ce qui a été simplement laissé là, une zone floue subsiste, faite de circulation et de porosité entre les catégories de débris, de rebuts ou de relique familiale, de la chose oubliée au fragment indiscernable. Ils sont porteurs, dans leur matérialité, de leur devenir (Bonnot 2014), un devenir tortueux et résistant à toute linéarité, tel que Deleuze et Guattari l'ont défini :

« Devenir n'est pas progresser ni régresser suivant une série. [...] devenir n'est pas une évolution, du moins une évolution par descendance et filiation. [...] Devenir est un rhizome, ce n'est pas un arbre classificatoire ni généalogique. » (Deleuze & Guattari 1980 : 291-292).

Ces rebuts et débris de l'industrie céramique illustrent ce devenir rhizome en nous confrontant à une temporalité plurielle, géologique, archéologique et contemporaine. Ainsi le dépôt des établissements Langeron est-il à l'image du palimpseste finement évoqué par l'archéologue Laurent Olivier :

« Un palimpseste, c'est une surface qui prend forme par quelque chose qui se répète, qui revient toujours au même endroit. C'est une très vieille peau pleine de signes ; c'est une écriture qu'on ne sait pas lire. [...] Nous déterrons des restes racornis, des résidus personnels vaguement dégoûtants. C'est mieux de ne pas savoir exactement ce que c'est, ce que ça veut dire. » (Olivier 2012 : 262).

La lecture fine de ce site de déversement nous donne accès à l'histoire naturelle d'une friche (végétation, faune), à son histoire post-industrielle (réinvestissement du bâti par l'actuel propriétaire), au processus de ruine d'une construction datée (bâtiment de 1897), le sous-sol accumulant les traces de l'activité céramique et de la vie quotidienne des habitants du hameau. Tout est écrit dans la matérialité des restes : mais nous ne lisons pas tout, car nous ne savons pas le lire et parce que notre objectif est plus modeste.

Ces choses déchues sont des reliques ou des mystères pour les descendants de la famille des industriels, des résidus matériels d'une histoire opaque parfois bien encombrante ou pour laquelle on peut éprouver de la nostalgie. Pour la recherche, ce sont les pièces d'un puzzle qui complètent notre connaissance, vestiges d'une histoire très partiellement écrite que notre action (fouilles, enquêtes, exposition, publications) met en patrimoine. Les traces restantes seront des images et des textes, ainsi que du « mobilier archéologique », des déchets que nous avons extraits de la masse pour les destiner aux collections publiques¹⁶. Paradoxalement, ce qui était destiné à l'élimination et au rejet, constitué de débris, de rebuts et de déchets industriels et

domestiques sera partiellement patrimonialisé, conservé et valorisé ; alors que les vestiges quasi intacts de l'usine Chèze risquent fort de ne jamais connaître cette reconnaissance et deviennent peu à peu déchets. Nous installons des objets dans le présent et par ce geste nous bouleversons les valeurs des choses. Des objets produits industriellement, affligés de défauts et éliminés, acquièrent par notre action une valeur inédite, comme la plupart des vestiges transformés par le regard des archéologues :

« Les vestiges, bien qu'ils ne soient que des résidus infimes et lacunaires, prennent aux yeux de l'archéologue une signification démesurée. De même, un objet rare devient forcément très important, même s'il ne l'était pas à son époque. » (Flutsch 2002 : 12).

Mais, en l'occurrence, nous avons parfois rendu moins singulier ce que le temps avait raréfié. Ainsi, nos découvertes ont transformé le statut de certains pots de yaourt, cotés 50 euros sur des sites de brocante en ligne, ou des courtines – petits flacons à encre – jusqu'alors très rares pour les collectionneurs. Lorsqu'il a déterré ce qu'il appelle un « nid » de courtines, un lot de 150 objets jetés pour d'infimes défauts de glaçure, Jacques a remarqué :

« C'est un modèle qui va devenir courant ! »

Par notre travail, nous contrarions la rareté des choses.

Le déchet peut être pensé comme un nœud problématique de l'articulation entre archéologie, anthropologie et histoire. Il s'inscrit dans une temporalité plurielle, mêlant ce qui subsiste, ce qui a été jeté, ce qui devient précieux ou redevient banal, ce qui est transmis en l'état sans qu'on ose le détruire, ce qui est finalement rejeté après une nouvelle opération de tri. Cycle sans fin si l'on imagine que d'autres archéologues viendront sur nos traces pour les étudier, mais toujours dans le présent :

« Tu te figures que le passé, puisqu'il est passé, est pour nous dans le passé ; mais tu te trompes sur toute la ligne : le passé est dans le présent, parce qu'il n'y a pas d'autre endroit au monde où il puisse se tenir. » (Olivier 2012 : 259).



Notes

1. Canton de Palinges in *Inventaire départemental, collection Patrimoines de Bourgogne du Sud*, Mâcon : conseil général de Saône-et-Loire, 2004.
2. Par exemple au Creusot, avec la mise en lumière en 2000 d'une cheminée en tôles rivées par l'artiste Vittori Sparta. Voir aussi Tornatore (2004).
3. Il y eut à la charnière des XIX^e et XX^e siècles jusqu'à six manufactures céramiques en activité à Palinges. Il en reste une, les Terres cuites de Bourgogne, spécialisée dans les accessoires architecturaux en terre cuite. Cf. *Chronique des Amis du Passé de Palinges et de sa région 25, Deux siècles d'industrie céramique, de Laujorrais à céramiques Ducrot*, septembre 1998, multigraphié.
4. Message électronique du 8 décembre 2013.
5. Ce sont les mots de Jean-Marc dans un message du 22 octobre 2013.
6. Message électronique du 22 octobre 2013.
7. Musée des Arts et Traditions Populaires de Palinges, créé en 1989.
8. Noëlle D. avait ouvert à la fin des années 1990 un gîte rural dans un bâtiment annexe de l'usine, face à la maison de maître.
9. Dialogue enregistré sur le site de l'usine, le 21 septembre 2013.
10. Archives départementales de Saône-et-Loire (AD 71), cadastre napoléonien, Pouilloux, section A2, L'essart, parcelle 381.
11. Écomusée CUCM, archives familiales Langeron, lot A2, extrait de saisie Langeron-Callard, mai 1832.
12. Pour un historique détaillé, voir Bonnot et Gaudiau (2013).
13. Ce terme désigne localement les amas de déchets des usines métallurgiques et de matériaux stériles miniers. Il est employé au lieu de « crassiers », synonyme local de « terrils ».
14. Dictionnaire historique de la langue française, 1992, Paris : Éditions Le Robert.
15. Rapport de sondage, Dépotoir industriel des établissements de production céramique Paul-Langeron, Le Pont-des-Vernes, Pouilloux (INSEE 71356), par Thierry Bonnot (responsable scientifique) et Jacques Gaudiau. Arrêté de prescription du SRA Bourgogne n°2012/105. Juillet 2013, multigraphié. Le rapport de sondage 2014 est en cours de rédaction.
16. À l'issue des sondages archéologiques, le mobilier sera intégré aux collections de l'écomusée Creusot-Montceau. Les sondages archéologiques et le catalogue ont été financés par l'association écomusée CCM, devenue association Patrimoines CCM, par Françoise Fortunet.

L'auteur

Thierry Bonnot est chargé de recherche au CNRS, membre de l'Institut de Recherche Interdisciplinaire sur les enjeux Sociaux (IRIS, Paris). Ses recherches portent essentiellement sur le statut social des objets, dans une optique pluridisciplinaire utilisant les outils de l'histoire et de l'archéologie autant que de l'anthropologie. Il anime deux séminaires de l'EHESS à Paris.

Iconographie

Image d'ouverture. Le four neuf et l'usine Chèze.
© Jean-Michel Dury, 2013.
1 et 2. © Jean-Michel Dury, 2013.

3. © Thierry Bonnot.
4 à 7. © CUCM, service écomusée, cliché Daniel Busseuil.

Références

Bonnot, Th. 2014 *L'Attachement aux choses*. Paris : Éditions du CNRS.

Bonnot, Th. & J. Gaudiau 2013 *Trésors de dépotoir, céramiques des établissements Langeron, Pont-des-Vernes*. Le Creusot : Écomusée CCM.

- Daumas, M. 1980 *L'Archéologie industrielle en France*. Paris: Robert Laffont.
- Deleuze, G. & F. Guattari 1980 *Capitalisme et schizophrénie. Mille plateaux*. Paris: Éditions de Minuit.
- Demoule, J.-P. 2012 « Archéologie, art contemporain et recyclage des déchets », *Techniques&Culture* 58 « Objets irremplaçables »: 160-177.
- Droit, R.-P. 2003 *Dernières nouvelles des choses*. Paris: Odile Jacob « poches ».
- Flutsch, L. 2002 *Futur antérieur. Trésors archéologiques du XXI^e siècle après J.-C.*. Lausanne, in-folio: Musée romain Lausanne-Vidy.
- Ginzburg, C. 2010 [1989] *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*. Paris: Verdier.
- Guillard, V. 2013 *Garder à tout prix. Décryptage d'une tendance très tendance*. Paris: Vuibert.
- Heinich, N. 2009 *La fabrique du patrimoine. De la cathédrale à la petite cuillère*. Paris: Éditions de la MSH/Ministère de la Culture (Ethnologie de la France).
- Journot, F., Bellan, G. dir. 2011 *Archéologie de la France moderne et contemporaine*. Paris: La Découverte.
- Massard-Guilbaud, G. 2010 *Histoire de la pollution industrielle. France, 1789-1914*. Paris: Éditions de l'EHESS.
- Olivier, L. 2012 « Temps des vestiges et mémoire du passé. Traces, empreintes, palimpsestes », in Sophie A. de Beaune & Henri Paul Francfort dir. *L'Archéologie à découvert*. Paris: CNRS Éditions: 259-265.
- Rathje, W. & C. Murphy 1992 *Rubbish! The Archaeology of Garbage*. New York: Harper Collins.
- Rautenberg, M. 2003 *La Rupture patrimoniale*. Bernin: À la croisée « Ambiances, ambiance ».
- Tornatore, J.-L. 2004 « Beau comme un haut-fourneau. Sur le traitement en monument des restes industriels », *L'Homme* 2004/2: 170: 79-116.

Pour citer cet article

Bonnot, Th. 2016 « Archéo-anthropologie des restes de l'industrie. Des situations indistinctes entre déchet et héritage », *Techniques&Culture* 65-66 « Réparer le monde. Excès, reste et innovation », p. 406-421.